

La mitraille, les bombes, les fusées, jetées à profusion sur les brèches, brisaient en vain cette masse compacte. Clive pointait lui-même un de ses canons. Après une heure et demie de carnage, les Indiens faiblirent les éléphants, lancés sans succès contre les portes, en guise de béliers vivans, avaient pris la fuite, effrayés ou blessés, et avaient contribué, pour leur bonne part, à la défaite des assiégeans. Ceux-ci étaient tellement abatus, que, le soir même, ils levèrent le siège. Par ce seul fait, la face des affaires changeait dans le Carnatique.

En effet, les Indiens, jusque là domptés par le prestige du nom français, allaient apprendre à redouter une autre puissance. Clive avait rallié les Mahrattes. Avec ceux-ci et un renfort de neuf cents hommes qui lui fut envoyé du fort St-David, il attaqua résolument un corps d'armée dans lequel trois cents Européens et deux mille cinq cents cipayes étaient enrôlés. Le combat fut opiniâtre; mais l'Anglais fut encore vainqueur, et, le lendemain, six cents cipayes quittèrent nos drapeaux pour s'attacher à sa fortune.

Nous n'avons pas le dessein de suivre pas à pas cette haute fortune dont nous venons d'esquisser le début. La chance des armes avait tourné: les succès politiques allaient venir. Chundah-Sahab, après quelques autres revers, ne pouvant plus solder ses principaux chefs, ceux-ci se hâtèrent de l'abandonner et de traiter avec les Anglais, placés alors sous le commandement du major Lawrence, le patron et le supérieur de Robert Clive. Dupleix attendait en frémissant des secours de France. Avant qu'ils fussent arrivés, D'Auteuil, qui commandait les troupes auxiliaires de Chundah-Sahab, se laissa bloquer dans la forteresse de Volcondali, par un corps anglais que commandait Clive. Une capitulation suivit. Les officiers français donnèrent leur parole de ne pas servir pendant une année, et les soldats furent faits prisonniers de guerre.

Pour compléter ce désastre, Chundah-Sahab lui-même eut l'imprudence de se fier à un des chefs alliés à l'Angleterre. Monackyee, — c'était le nom de ce traître, — avait promis, moyennant une forte somme d'argent, de conduire Chundah-Sahab dans l'établissement français de Karikal. Au lieu de tenir sa parole, il fit saisir ce malheureux prince, qu'il comptait vendre à l'un ou à l'autre de ses compétiteurs. Mais son avidité fut trompée; car, ne pouvant le livrer aux uns sans mécontenter les autres, il se vit réduit à s'en défaire secrètement.

Un Afghan, qu'il chargea de cette mission pénétra dans la prison de Chundah-Sahab. Ce prince, accablé d'années et d'infirmités, gisait sur la terre nue. Se doutant du dessein qui amenait ce sicaire, il supplia de le faire parler à Monackyee, dont il espérait sans doute éveiller la commisération. L'Afghan, sans répondre un seul mot, tira son kris et le lui plongea dans le cœur.

Monackyee fit aussitôt couper la tête de sa victime, et prit soin de l'envoyer, sur un plat, à Mahomet-Ali, qui, dit-on, vit ainsi pour la première fois le visage de son vieux rival. Embaumée plus tard, et enfermée dans une cassette de bois précieux, cette même tête fut envoyée à Delhi sous bonne escorte. C'est l'épave, de Nabob à grand Mogol.

Ni la mort de Chundah-Sahab, ni les revers militaires qui l'avaient précédée, ne troublèrent l'âme inébranlable de Dupleix. Il savait que les Mahrattes et les Mysoriens, alliés de Mahomet-Ali, avaient à se plaindre de ce prince; il noua des relations secrètes avec leurs chefs. En attendant le résultat de ses négociations, il avait fait solliciter à Delhi la confirma-

tion des titres que Chundah-Sahab lui avait naguère accordés, et son influence était encore si grande, qu'il la reçut aussitôt. Les patentes lui furent expédiées en grande pompe à Pondichéry. Nabob du Carnatique, il nomma comme son délégué d'abord le fils de Chundah-Sahab; puis, mécontent de celui-ci, le gouverneur de Velore, Mortiz-Ali, dont les richesses et l'influence devaient puissamment servir la cause des Français. A cette époque, pour soutenir la guerre que désapprouvait la compagnie des Indes, Dupleix avait avancé, de sa propre bourse, plus de 7,000,000 de livres tournois.

Malgré tout ce qu'il put faire, la campagne de 1753 dans le Carnatique, commencée sous les plus heureux auspices, eut de fâcheux résultats. Les Anglais réussirent à ravitailler Trichinopoly, toujours assiégé. Malgré les nombreux renforts que Dupleix était parvenu à lui envoyer, Astruc, qui commandait l'armée combinée des Français, des Mysoriens et des Mahrattes, se laissa battre dans l'île de Seringham par le major Lawrence. Clive était retourné en Angleterre pour y rétablir sa santé, profondément altérée; mais il n'était pas seul, comme on voit: tandis que Dupleix n'avait que des agens indignes de lui.

Bussy ne doit pas être compris dans ce blâme. Bussy-Castelnau, dans cette même année 1753, rachetait glorieusement, au Decan, nos défaites du Carnatique. C'était un de ces hommes résolus, prévoyans, habiles, qui savent se faire à tous les événemens, se prêter à toutes les mœurs, et rehausser, par une habile mise en scène, les talens par lesquels ils se sentent supérieurs aux autres hommes.

« Il portait, dit un historien anglais, des habits de brocard couverts de broderies, un chapeau galonné d'or, des souliers de velours noir richement brodés. Quand il se laissait voir aux yeux du peuple dont il voulait frapper l'imagination, c'était au fond d'une immense tente, haute de trente pieds, assez vaste pour contenir six cents hommes: — il était alors assis sur un fauteuil orné des armes du roi de France, et placé sur une estrade élevée, couverte elle-même d'un tapis brodé en velours cramoisi; — à droite et à gauche, mais sur de simples chaises, une douzaine de ces principaux officiers. Devant le seuil de sa tente, se tenaient sa garde européenne et sa garde indoue. Sa table était toujours servie en vaisselle plate, à trois ou quatre services. Il se plaisait à mêler la pompe asiatique à l'élégance française... Pendant les marches ou les revues, il montait un magnifique éléphant, tandis qu'une troupe de poètes et de musiciens le précédaient, chantant de vieilles ballades guerrières ou bien les récents exploits des Français (1). »

Le subahdar ou vice-roi du Decan, Salabut-Jung, devait à Bussy d'avoir vaincu les nombreux ennemis soulevés contre son autorité. Aussi lui accordait-il une influence sans bornes, dont le général français usait largement, mais presque toujours au profit de la France, ou bien dans des vues d'humanité. Les deux fils et la femme du nabob de Canoul lui devaient la vie. Il avait fait accorder au fils de Murzapha-Jung le gouvernement jadis possédé par son père, et dont on évaluait les revenus à un million de livres tournois. Pour la France, il obtint la cession de quatre provinces importantes: Mustaphanagur, Ellore, Rajamundrum, Chienacole. Ces possessions, y compris Mazulipatam et Condavir, nous rendaient maîtres des côtes de Coromandel et d'Orissa sur une étendue de 600 milles, c'est à dire depuis Medapilly jusqu'à la pagode de Jagernaut.

(1) Sir John Malcolm. — *Memoirs on the life of lord Clive*. L'auteur a eu en sa possession les documents de famille fournis par lord Powis.

La régence de Madras, le centre de la puissance anglaise, se trouvait cernée par là, car elle avait d'un côté Pondichéry, de l'autre le Decan, soumis aux Français. Entre ces deux états, forcée de chercher à s'étendre, non plus sur les côtes, mais à l'intérieur, elle y trouvait l'empire de Mysore, fortement constitué, tel qu'il était encore quelques années auparavant, sous Hyder-Ali et Tippoo-Sahab.

Si l'on veut se faire une idée de l'empire fondée par Dupleix, il faut jeter les yeux sur la carte de l'Inde dressée pour l'*Histoire de la Conquête*, par M. de Penhoen. On y voit ces possessions considérables en elles-mêmes, plus considérables encore par l'ascendant qu'elles exerçaient sur les vastes contrées de l'intérieur, où notre pouvoir ne pouvait encore se manifester directement. La France occupait une longue étendue de côtes, naturellement détachées du territoire indien par des chaînes de montagnes couvertes d'impassables forêts de bambous. Ces remparts inaccessibles n'ont dans toute leur étendue que trois à quatre passes étroites dont chacune peut être défendue par une centaine d'hommes. Le revenu de ce territoire était évalué à 4,287,000 roupies (13,500,000 liv. tournois). Les manufactures de mousseline et d'autres étoffes, objet principal des exportations indiennes, s'y trouvaient plus multipliées que sur aucun autre point de la double péninsule, et fournissaient leurs produits à meilleur marché que dans le Carnatique. Une poignée de troupes suffisait à Bussy pour s'y maintenir. Ainsi, vaincu dans le Carnatique, Dupleix n'en poursuivait pas moins son entreprise avec son indébranlable persévérance. La France le laissait sans secours, sans munitions, sans argent, sans officiers habiles. Seul, et n'ayant que Bussy pour le seconder, il suffisait à tout: négociations, guerre, commerce, il faisait tout à la fois et sans perdre un seul instant de l'espoir de réussir.

Il avait des adversaires dignes de lui. Le gouverneur de Madras, nommé Saunders, avait enfin pénétré les vues ambitieuses de Dupleix, et dès ce moment, prenant sur lui toute la responsabilité, il osa malgré la paix signée en Europe, continuer la guerre sur les bords de l'Indus.

Dupleix sentit la nécessité d'arrêter ces combats, où les deux compagnies dont Saunders et lui représentaient les intérêts, épuisaient peu à peu leurs ressources. Ni à Paris, ni à Londres, on ne comprenait bien la gravité des intérêts qui s'agitaient dans l'Indostan. Les marchands de l'un et l'autre métropole demandaient, selon l'usage, la paix à tout prix. On tomba d'accord, pour ouvrir des conférences, et régler les intérêts des parties belligérantes.

Mais ces intérêts, confiés à des hommes comme Saunders et Dupleix étaient inconciliables. Le Français, fort de ses titres d'investiture, prétendait à l'autorité suprême sur toutes les contrées situées au midi de la Kirstna; l'Anglais, qui prétendait avoir aussi des patentes signées du Grand-Mogol, mais qui se gardait bien de les produire, voulait que le partage des territoires occupés par les deux nations les mit sur un pied de parfaite égalité. Dupleix demandait que Salabut-Jung fût reconnu subahdar du Decan, ce qui n'était pas permis aux Anglais de rester dans le Carnatique. Saunders demandait que Mahomet-Ali fût reconnu nabob de cette dernière province, ce qui en eût chassé les Français. Il était difficile de s'entendre; aux prétentions réciproques succédaient les reproches et les récriminations. Les conférences furent rompues après onze jours de débats inutiles.

La guerre n'avait pas cessé pendant qu'elles avaient lieu; elle reprit ensuite, plus arden-